

# Valeurs symptomatiques de la violence

## *Logique de la ségrégation*

La violence fait partie des composantes anthropologiques de notre humanité. Que l'humain soit un *parlêtre*, qu'il soit ainsi doté de la parole qui lui donne la possibilité d'éviter d'agir la violence n'empêche en rien que l'homme soit un loup pour l'homme. Au-delà de ses diverses formes auto ou hétéro-agressives, qu'elle soit subie ou infligée, la violence ne peut être interprétée sur le plan clinique qu'au cas par cas. Elle prend une valeur symptomatique singulière suivant la structure clinique de la personne qui la commet, se traduisant par un passage à l'acte, un agir énigmatique ou une monstration inconsciente adressée à l'Autre (acting-out). Elle fait partie des modalités cliniques prégnantes auxquelles nous sommes de plus en plus confrontés aujourd'hui, nous interrogeant sur ce qui la détermine. Dès lors, nous pouvons nous demander si elle est un effet des mutations sociales contemporaines sur les subjectivités individuelles.

C'est pourquoi nous mettrons l'accent sur la logique de la ségrégation tellement elle nous paraît capitale de nos jours. Dès 1967, dans son « Allocution sur les psychoses de l'enfant » (1), Lacan y faisait allusion : « nous allons avoir affaire, et toujours de façon plus pressante, à la ségrégation ». Dans notre ouvrage de 2011, *Banlieues, Pointe avancée de la clinique contemporaine* (2), je me suis référé aux travaux de Freud et de Lacan en ayant à l'esprit que toute psychologie individuelle relève d'une psychologie collective, puisque nous sommes faits de l'Autre, assujettis aux discours sociaux, ces structures langagières sur lesquelles la parole se greffe. Nous avons soutenu dans ce livre l'hypothèse selon laquelle la clinique rencontrée avec certains patients, enfants, adolescents et adultes, habitants des banlieues de misère sociale, de ces véritables espaces de ségrégation sociale, est la « pointe avancée de la clinique contemporaine ». Pourquoi la « pointe avancée » ? Parce que cette clinique ne concerne pas que les subjectivités individuelles de ces citoyens, elle s'étend à l'ensemble des populations qui font partie de notre tissu social, notamment aux jeunes générations, mais aussi à divers degrés à toutes les générations. Elle relève de notre modernité dans une société occidentale, européenne, républicaine, laïque et démocratique, comme la nôtre. Or, il n'est pas fortuit que le ségrégationnisme social soit en pleine expansion, qu'il s'étende à toutes les classes sociales. Il n'est plus seulement concentré sur celles, les plus défavorisées, de nos territoires de relégation, il concerne aussi bien, quoique différemment, celles des « ghettos » de populations aisées. La clinique contemporaine que j'évoque n'est pas de l'ordre d'une clinique sociologique discriminante à l'endroit de certaines populations vivant dans des quartiers pauvres. Elle nécessite d'en repérer les

spécificités pour mieux la lire au regard de la logique actuelle de la ségrégation. Le discrédit de la parole en est la caractéristique fondamentale. Il me semble en grande partie inducteur des manifestations symptomatiques de la violence de notre temps, chaque clinicien pouvant faire le constat d'une tendance croissante aux mises en acte, là où la parole et le pacte de paroles sont mis en défaut, au point de ne plus faire acte.

Aussi, nous commencerons par préciser la notion de ségrégation, ce qui la différencie de celle de l'exclusion. Cette distinction n'est pas nouvelle, elle a trouvé écho dans mon expérience professionnelle, surtout dans ma pratique en institution, auprès de sujets dits « sans domicile fixe » et de jeunes habitants des « cités ». Je me référerai ensuite au « discours du capitaliste » : en quoi il génère cette logique de la ségrégation, son retentissement sur les subjectivités individuelles, en particulier ses effets de recouvrement imaginaire de la division subjective, la violence faite à la parole et les mises en acte qui peuvent en résulter. Enfin, nous évoquerons les deux versants de la psychologie de masse de la ségrégation : celui de la « psychose sociale » et celui de la dérive perverse dont les « bandes urbaines » sont un des paradigmes.

### ***La ségrégation comme mise à l'écart collective du corps social***

En latin, *Segregatio* désigne « la séparation ». Son caractère sans équivoque, radical, de mise à l'écart, d'isolement, différencie la ségrégation de l'exclusion. Contrairement à l'exclusion, c'est moins l'individu qui pâtit de la ségrégation qu'un collectif. Ce processus recouvre deux versants : celui de la ségrégation « passive », au sens d'une connotation de victime pour un collectif de personnes évincé du corps social par discrimination sociale, politique, raciale ou religieuse ; celui de la ségrégation « active » de ségrégués se revendiquant eux-mêmes d'un idéal qui réfute la norme en vigueur, mais qui peut aussi relever d'une conviction collective délirante.

L'exclusion et la ségrégation ne relèvent pas des mêmes logiques, elles n'ont pas les mêmes effets, quand bien même elles peuvent être liées, car il arrive que des personnes en situation collective de ségrégation basculent individuellement dans l'exclusion et inversement. L'exclusion est « l'action de tenir quelqu'un à l'écart, de le repousser ». Elle concerne avant tout l'individu. L'intérêt de la logique de l'exclusion repose sur le fait de la rapprocher de celle de la castration qui opère sur le sujet de l'inconscient (celui de l'énonciation qui est représenté par un signifiant S1 pour un autre signifiant S2). Ce dernier ne se constitue comme sujet qu'à condition d'une perte de jouissance, pour ainsi dire d'une exclusion, celle de l'objet *a* qui le singularise comme sujet divisé et désirant. Lacan en a donné une écriture avec le discours du maître, celui de la structure de la parole. C'est cette exclusion qui donne la

possibilité au sujet de se créer un lieu dans l'Autre : le lieu de son dire. Cette question du lieu du sujet est essentielle pour interpréter la psychopathologie de l'errance si caractéristique de ces personnes exclues car, faute de castration, faute d'inscription de ce lieu, elles sont pour un certain nombre condamnées à l'atopie, un des destins psychotiques par excellence.

### ***Le discours du capitaliste, acteur de la ségrégation***

Pour aborder la logique de la ségrégation contemporaine, nous nous référerons à Lacan qui, en 1972 (3), a proposé une écriture de ce qu'il a nommé le « discours du capitaliste », soit le support du néo-libéralisme économique. Ce n'est pas un véritable discours : ni point de butée, ni dimensions de l'impossible et de l'impuissance, ni véritable disparité des places, mais plutôt circuit continu de production de toujours plus d'objets de consommation. Il donne au sujet contemporain l'illusion que du manque qui le constitue comme sujet divisé il serait soulagé, dès lors qu'il pourrait toujours trouver sur le marché l'objet propre à boucher son manque et à assouvir sa jouissance. Par son caractère mondialisé, le discours du capitaliste accentue la méconnaissance des lois de la parole et du langage, réduisant le désir au besoin en faisant fi de la castration.

En quoi peut-on estimer que la forme contemporaine de la ségrégation est une conséquence du discours du capitaliste ? Qu'en est-il de sa logique structurale ? Ce sont les travaux de Marcel Czermak sur l'hypocondrie vraie de la psychose, en particulier le Cotard (4), sa forme extrême, qui m'ont mis sur la voie. Le discours du capitaliste est une machine infernale qui, cherchant à combler tout manque, pousse à la complétude. On peut ainsi établir une analogie entre la clinique individuelle du « cotardisé » - ce *parlêtre* atteint d'une insupportable plénitude qui le prive de tout manque et qui réclame à en être décomplété - et la ségrégation de masse - cette dernière induite par un pousse au consumérisme incessant jusqu'à ne plus manquer de rien. Ces deux dynamiques ont en commun d'aboutir à un effet de complétude qui en appelle à la décomplétude, ce qui va engendrer, d'un côté des passages à l'acte sous forme de tentatives de coupure, d'appels d'air (tentatives d'autolyse, défenestration...) chez le « cotardisé » et de l'autre, celui de la ségrégation, des fragmentations à l'infini du tissu social. Or, cette logique automatique de complétude/ décomplétude, a tendance à s'auto-perpétuer et à s'étendre.

C'est en cela que nous parlons de logique contemporaine de la ségrégation. Nous inscrivons la logique de la ségrégation contemporaine comme une des conséquences majeures de ce « discours du capitaliste » qui introduit un démenti (d'autres parlent de révocation, récusation, déni... et même forclusion) sur la structure du discours du maître, c'est-à-dire la structure de la parole,

celle de l'énonciation du dire du sujet. Ce processus de subversion/perversion de la structure de la parole engendre la plus grande des violences sur la parole elle-même. Il a des effets sur le rapport à la castration et à la division subjective des névrosés. Ce n'est pas sans prendre en compte l'impact du langage numérique qui contribue à survaloriser la communication en faisant comme abstraction de la dimension de la parole.

Par ailleurs, nous considérons que le trépied structural freudien garde toute sa valeur, que la clinique des psychoses ne s'est guère modifiée, que c'est bien la perversion sociale qui domine le champ de la perversion, les perversions sexuelles *stricto sensu* demeurant identiques. Quelles sont alors ces caractéristiques cliniques nouvelles qui se retrouvent surtout chez les jeunes générations, même si elles s'étendent à toutes les générations, indépendamment de leur milieu social ?

En premier lieu, le « discours du capitaliste » bouscule les subjectivités humaines au point de court-circuiter la disparité des places inhérentes à la structure de la parole. Il en résulte une confusion quant à la spécificité de chaque discours et une moindre fluidité de leur circularité, comme s'ils tendaient à s'indifférencier. Il en découle ce que nous avons appelé une « pseudo-suture » de la division subjective, soit son recouvrement imaginaire par un effet de complétude, à force, pour certains sujets divisés, d'être immergés dans l'illusion et de s'entretenir dans cette illusion, qu'un objet de consommation pourrait se substituer à l'objet singulier du manque qui les constitue. Nous avons plus souvent affaire à des patients qui donnent moins de crédit à leur propre parole. Ils ne sont pas dans la position subjective de subjectiver leurs propos, ne croyant plus vraiment à ce qu'ils avancent, ce qui se redouble d'une certaine impuissance à prendre en considération la parole du clinicien qui les accueille. Un flottement subjectif est à l'œuvre qui ne correspond ni à une rationalisation obsessionnelle ni à une inhibition, ni même à un émoussement dépressif. Il les déleste de leur responsabilité de sujet.

Nous observons une incrédulité à l'endroit de l'Autre, y compris à ce qu'il puisse lui apporter de l'aide. Autrement dit, le discrédit s'étend au savoir dans l'Autre. Que tous les savoirs de connaissance, même s'ils ne relèvent pas du savoir troué propre à l'inconscient, soient désormais accessibles par le *Net* en favorise l'essor. Cela rend plus incertain le crédit octroyé à l'inconscient, d'autant que l'époque est aux neurosciences, au cerveau sans parole, à la forclusion du sujet.

Les mises en acte prennent le pas sur la parole dans un monde de l'immédiateté et de la profusion d'objets à se mettre sous la main. C'est le règne des bouts de jouissance à se procurer à tout prix. À ce niveau la violence prend de l'ampleur sous le versant devenu ordinaire des toxicophilies et des toxicomanies. Il est

clair que dans les territoires de misère sociale, ce mirage fait florès, car le consumérisme est perçu comme un droit à l'égalité pour tous, une réparation de l'injustice sociale. Dans un autre registre de violences, il en va aussi chez les adolescents d'une propension plus sensible aux tentatives de suicide, aux effractions sur le corps, comme si elles répondent à des impératifs d'avoir à inscrire sur leur peau les marques d'une appartenance, à la recherche d'une identité, faute de trouver les mots...

Le fait de ne pouvoir accréditer sa propre parole, ni d'adhérer à la parole de l'Autre se traduit par une symptomatologie moins spécifiée. Cela implique que certains sujets névrosés de la clinique contemporaine ont encore plus de mal à appréhender leur symptôme, à le subjectiver, à le mettre au travail de leurs signifiants. Leurs symptômes semblent alors moins caractérisés et ne sont susceptibles de se différencier qu'à la faveur d'un transfert, quand il est possible. Cela a des incidences sur l'implication du clinicien dans le maniement du transfert, notamment une capacité à se positionner en *alter ego*, tout en essayant de maintenir l'Altérité de la place qui lui revient.

### ***Psychose sociale et dérive perverse : deux faces d'une même pièce ?***

À l'échelle de la psychologie des masses, nous soutiendrons que la logique contemporaine de la ségrégation est symptomatique de notre malaise présent dans la *Kultur* et inductrice des faits de violence actuels. Deux axes en sont repérables : celui d'une dérive perverse et celui d'une psychose « collective ». La ségrégation en tant que processus collectif conjoint deux versants de l'identification.

D'une part, celui de l'identification imaginaire, spéculaire, modalité qui repose sur une identification croisée aux semblables, dans l'horizontalité des relations entre *alter ego* d'une même confrérie qui participe d'un rassemblement, d'une massification. Ce versant vaut pour ces deux axes.

D'autre part, celui d'une identification à un trait réel - trait qui n'a pas la valeur symbolique du trait de l'idéal du moi du meneur de foules, ni celle lacanienne du *trait unaire* - qui met en échec l'identification symbolique dans sa fonction et son efficace. Une telle défection symbolique traduit la mise à mal de la fonction paternelle, à entendre comme une fonction de nomination. Elle touche à son rejet, à sa forclusion. Elle correspond à cette pente « psychotisante » de la ségrégation qui prend l'allure d'une paranoïa collective, centrée autour d'un trait réel réduit au signe, qui fait Un et certitude dans l'Autre. On peut alors parler d'unification plutôt que d'identification. Nous en avons des traductions sociales en pleine expansion : les engouements passionnels et fanatiques pour telle ou telle idéologie totalitaire, radicale (religieuse, politique, sectaire, terroriste) et, à

moindre échelle, les dérives communautaristes vers des revendications identitaires (culte d'une identité Une), xénophobes, haineuses de toute altérité.

Quant à la dérive perverse de la ségrégation, le phénomène « des bandes » en est paradigmatique. Nous évoquerons le cas d'un adolescent victime d'une violente agression physique d'une bande adverse. Son histoire clinique singulière s'inscrit parmi celles de ces enfants nés en France de parents migrants, de milieu social défavorisé, pris dans les rets d'une double culture. Il est élevé dans une famille plutôt bienveillante, mais chaotique, désunie, dans laquelle il ne trouve pas les repères stables nécessaires à son éducation. À l'initiative de ses consultations, sa mère insistait moins sur ses difficultés scolaires que sur son comportement transgressif au collège et ses « fréquentations ». Il était passif, hostile à consulter un « psy », me questionnant beaucoup par son peu d'aptitudes à mettre des mots sur ses difficultés, à les reconnaître comme étant siennes. Il présentait ce flottement subjectif déjà évoqué, ne donnant apparemment pas de crédit à sa propre parole et à peine à la mienne. Familier, sans agressivité manifeste, sans me traiter non plus en alter ego, il a nécessité dans le transfert que j'y engage ma parole pour qu'il puisse y inscrire la sienne. Sans vraiment discréditer le savoir dans l'Autre, il semblait initialement ne rien attendre de ses consultations imposées par sa mère. Il faisait partie de ces adolescents, susceptibles d'emboîter le pas à des faits de petite délinquance, non pas meneurs, mais plutôt sous la protection et le contrôle de la bande de sa cité d'habitation. Il avait transgressé quelques fois, mais sans me le dire. Nous ne l'apprenions que dans l'après-coup. Son père ne s'occupait pas vraiment de lui, comme ayant démissionné à son endroit. Seules sa mère et ses sœurs veillaient au grain, mais de façon intermittente. Il était livré à lui-même dans un environnement familial précaire. Son errance subjective était en grande partie liée à des carences éducatives. Durant son suivi, il a été victime de cette agression. Une fois l'effroi passé, l'angoisse d'une récurrence mise à distance, nous avons pu nouer des liens transférentiels plus resserrés, ayant moi-même répondu présent en ces moments difficiles. Ce passage à tabac a probablement contribué à l'éloigner de sa bande, le remettant en place de soutenir son travail scolaire.

Cette dimension de violence, de potentielle dérive dans la délinquance est nettement repérable dans les territoires de ségrégation sociale avec des « jeunes des cités » qui rejettent d'autant plus les normes de la société française qu'ils s'en sentent bannis, relégués au bas de l'échelle sociale et économique. Les phénomènes de « bandes » ne sont pas un phénomène nouveau en France. Si les familles issues de l'immigration y sont surreprésentées, étant majoritaires dans les « cités », les bandes ne sont pas pour autant « ethniques ». Elles réunissent des jeunes chômeurs sans qualification, des lycéens, des collégiens. Ce sont essentiellement des bandes de garçons, mais désormais les filles n'en sont plus

systématiquement écartées, quand elles ne forment pas à leur tour une bande. Enclins à des exactions, ces jeunes, en groupe, n'hésitent pas à traiter l'autre comme un objet, ce qui les condamne à être traités de la même façon.

L'individualisme masqué par l'appartenance à la bande y est à son comble. Les membres de la bande semblent comme en dehors de la société, établissant leurs codes internes, leur langage commun et identitaire, le fameux « langage des cités », une hiérarchie malgré tout organisée autour d'un chef désigné qui a fait ses preuves de domination et de virilité. La force physique y est capitale et constitue un moyen de domination, d'exercice du pouvoir vis-à-vis d'autres bandes. Sur fond de dérive perverse des conséquences de la ségrégation, certains glissements, sont très inquiétants. Ainsi, les combats entre bandes rivales, chacune devenant le porte-drapeau de sa cité. Tout se passe comme si le toponyme (qui peut alors faire office de patronyme) de leur lieu de vie se réduit à un signe identitaire réel, pour ne pas dire un Un réel auquel ils viennent s'unifier pour circonscrire et « protéger » leur espace de vie. De nombreux faits de violence sont induits par les effets délétères d'une logique implacable de la ségrégation. Cette logique inclut la dimension de la haine de l'Autre, mais elle semble aussi l'outrepasser en engendrant une dynamique inédite de la violence, dans le sens d'une haine aveugle qui ne serait plus focalisée sur un trait, ni même adressée à un sujet. À ce caractère impersonnel s'ajoute l'instrumentalisation de l'autre au point de le réduire à un objet déchet à éradiquer.

### *Pour conclure*

De la dérive perverse à la paranoïa collective il pourrait y avoir des points de passage, un continuum qui prendrait forme. Je rejoins en ce sens l'analyse de collègues, psychanalystes brésiliennes, Angela Jesuino (5) et Ana Costa (6) qui estiment également, à l'appui de leur clinique et de leur expérience de travail au Brésil, que nous basculons dans une ségrégation mondiale généralisée, induite par le néo-libéralisme économique, qui s'accroît au point de fragmenter les masses. A. Jesuino soutient l'hypothèse d'une modification radicale du rapport au signifiant dans le sens où ce ne serait plus le processus inconscient de l'incorporation signifiante qui opérerait, mais celui réel de la dévoration signifiante. Toutes deux en déduisent des conséquences essentielles sur notre rapport à la parole, sur la montée des violences, sur le délitement de l'autorité symbolique, notamment l'autorité politique. Elles décrivent, par le biais des réseaux numériques, une dissémination et un éparpillement des « foules sans leader ». Chacune de ces dernières s'agglutinerait autour d'un signifiant réduit à un signe qui s'imposerait comme mot d'ordre impératif auquel chaque participant aurait à se soumettre. C'est une interrogation

intéressante, à condition de ne pas omettre que ces réseaux peuvent servir des intérêts financiers, des pouvoirs politiques, être sources de manipulations ...

Nous avons à prendre la mesure, à réfléchir à ces formes « inédites » de ségrégation. Elles prennent consistance d'un rapport pervers à la parole et sont le fruit des effets conjugués du discours du capitaliste, des technologies numériques et du « démocratismes » ambiant. Elles obéissent à un déterminisme social, culturel, économique et politique. À l'œuvre à l'échelle du collectif, la ségrégation fait des ravages sur les subjectivités individuelles, engendrant toujours plus de violences. Sa logique peut être appréhendée sur le plan de la structure par ses effets cliniques. Elle oblige les cliniciens, en particulier les psychanalystes, à s'interroger sur les mutations en cours, sur la place de la psychanalyse dans la cité, sur leur responsabilité éthique, sur leur responsabilité citoyenne à partir des enseignements tirés de leur propre cure et de celles menées avec leurs patients.

Louis Sciara, psychiatre, psychanalyste

1. J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
2. L. Sciara, *Banlieues - Pointe avancée de la clinique contemporaine*, Toulouse, Érès, 2011.
3. J. Lacan, Discours de Milan, 12/05/1972.
4. M. Czermak, *Passions de l'objet*, Paris, Association Lacanienne Internationale, 2001.
5. A. Jesuino, « Foules contemporaines : quoi de neuf ? », Conférence tenue aux journées de l'ALI à Nice, en mars 2019, *La psychanalyse au chevet de la politique*. À paraître.
6. A. Costa, « Du narcissisme à la ségrégation. Mutations du fantasme dans le lien social », Conférence du 06/02/2018 à Paris, Maison de l'Amérique Latine.